

La pose

Jacques de Decker

Numéro 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Decker, J. (1989). La pose. *Jeu*, (50), 162–163.

la pose

Si vous étiez un peintre, quelle pose aimeriez-vous que le théâtre prenne pour mieux le décrire?

Linguiste, philologue, traducteur, dramaturge, romancier et metteur en scène, Jacques De Decker est également critique au *Soir* de Bruxelles, journal où il occupe en outre le poste de chef des informations culturelles.

La pose. La peste soit de la pose! Elle a, il est vrai, envahi le théâtre ces dernières années, le ralentissant, le paralysant, le figeant en fin de compte, le raplatissant aux deux dimensions de l'image. Alors que le théâtre en a au moins quatre, de dimensions, la quatrième, celle du mouvement et du rythme étant la première, celle qui garantit au théâtre le statut de spectacle *vivant*.

Une affiche de spectacle québécois. Celle du *Rail*, par Carbone 14. Un homme empoigne une femme. L'élan de leur étreinte est stratifié dans l'apesanteur de son intensité majeure. Il semble que tout le spectacle ait convergé vers cette effigie, cette trace inaltérable, cette empreinte: d'une entreprise vouée à la fragilité de la représentation, à l'inéluctable gommage de la mémoire, demeure cette posture, cette pose. But de l'opération? Sans doute les gens de théâtre ne s'accommodent-ils plus du destin foncier de leur art: ils veulent graver sur support, arrêter sur l'image, concurrencer le peintre, le photographe, l'enlumineur...

Combien de spectacles d'aujourd'hui, dès l'écartement ou le lever du rideau, nous entraînent dans le salon du décorateur, la vitrine de l'étagiste, la montre de l'ensemblier? C'est beau, murmure la salle. Et puis, rien. Surtout, ne bougez plus, a laissé entendre le metteur en scène. Et chacun de vérifier son attitude, de prendre la pose...

Le temps, pour les opérateurs, d'opérer. Pour les commentateurs, de commenter. De décrypter les signes, au besoin après avoir «gelé» la vidéo. Il ne s'agit pas que la mise en danger du spectacle mette cette complaisance dans l'immobile en péril. Surtout pas: le petit oiseau doit sortir!

La pose. Les acteurs cessent d'acter, ils sont comme les modèles dans l'atelier, ils font bien dans le tableau. Et pourvu que le papier du magazine soit glacé, que la glaciation ne souffre aucune embellie, que le bloc compact de plasticité bien dense ne *transpire* pas. Seuls les secrets transpirent. Or, il n'y a pas de secret. Seulement une surface, une pellicule, un *cliché*.

Théâtre pour voyeurs qui réalisent le fantasme du geste interdit, du passage à l'acte aboli. Pas de dérive surtout, pas de «tremblé», ni de frisson: cela ne produit rien d'autre qu'un flou sur la



Le Rail, de Carbone
14. Photo : Yves Dubé.

plaque sensible. Et c'est la plaque qui doit vibrer, pas le sujet. D'ailleurs de sujet, il n'y en a guère. Seulement un objet, que l'objectif doit capter.

Ambition de l'homme de théâtre: demeurer dans les pages des revues, des livres, des catalogues, des encyclopédies. On ne nous le referra plus, le coup de Molière, de Shakespeare: seul le texte garde témoignage de leur pratique. Or, le texte, c'est le gêneur, le perturbateur. Celui qui empêche de se regarder mettre en scène, de jouer des espaces et des lumières, de déplacer les acteurs sous les spots, comme des mannequins dans une boutique de mode... Le verbe, que viendrait-il faire là-dedans, et son complice le geste? Le mot qui, toujours, en chasse un autre, et ce mouvement qui emporte dans une perpétuelle abolition du passé, dans un présent par nature insaisissable.

Un certain théâtre, celui qui récolte le plus de considération, sinon d'adhésion, aujourd'hui, refuse le présent au nom d'un futur qui le reléguera dans un passé mémorable. Les représentations? Il faut bien passer par là, mais elles sont négligeables. Et peu importe que le public vienne ou non, se plaise ou non, ait mal aux fesses à force d'ennui, parce qu'il a la naïveté de penser qu'un théâtre n'est pas un studio de prise de vues...

La posologie contre ce fléau? Le théâtre, le vrai, fugace, fugeur. «Tu veux ma photo?», fait-il, l'oeil canaille. Et il nous en met plein la vue.

Jacques de Decker